Ami du Clergé du 24 juin 1937

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête des SS. Pierre et Paul. — II. Foi et amour de S. Pierre, 305. — III. La correspondance à la grâce, 307.
Pour une Première Messe. — IV. Le sacerdoce du Christ et celui du prêtre, 309.
Le mot du Pasteur. — XXXV. *7e Dim. après la Pentecôte* : Que faire le dimanche? *(suite)*, 312.
Pour la fête de la Visitation. — La béatitude de la foi, 314.
Les Saints Patrons. — *S. Vincent de Paul, Patron des Associations charitables* : Sa vie et ses œuvres, 316.
Allocutions pour des funérailles. — *Pour celles d'un Archiprêtre* : L'activité apostolique, 318.
En lisant. — Pour les agonisants, 320.

POUR LA FETE DES SS. PIERRE ET PAUL

II

FOI ET AMOUR DE S. PIERRE

Mes frères,

La solennité de la fête patronale qui nous rassemble, me fournit l'occasion de vous entretenir des vertus éclatantes qui furent le principe de la gloire incomparable dont S. Pierre est environné au ciel et sur la terre. C'est principalement de son amour et de sa foi que je veux vous parler, parce que ces deux vertus inséparables forment le caractère dominant de la sainteté du Prince des Apôtres ; c'est par elles qu'il a mérité d'être un des plus excellents modèles que l'Eglise propose à l'imitation de tous les chrétiens.

S. Pierre a cru fermement à la divinité de Jésus-Christ et il fut le premier à la reconnaître devant les hommes par une confession publique de sa foi. S. Pierre a aimé Jésus-Christ et lui a donné le plus grand témoignage de l'amour par une longue vie de souffrances qui s'acheva, comme celle de son divin Maître, dans le supplice de la croix. Deux grandes leçons, m. f., que je vous propose comme l'objet le plus digne de votre attention, parce qu'elles renferment en abrégé toute la science du salut.

I. — *Sa foi*

Ouvrons l'Evangile, nous y trouverons que S. Pierre donna, dès l'origine de sa vocation à l'apostolat, des marques évidentes de la grandeur de sa foi, soit dans le parfait détachement qu'il fit paraître, lorsqu'à la voix du Seigneur il n'hésita pas un moment à quitter sa barque et ses filets, et qu'il renonça à tout ce qu'il possédait en ce monde pour entrer dans l'avenir inconnu où le divin Maître l'appelait à le suivre ; soit lorsque, plein d'une confiance intrépide dans la toute-puissance de Jésus, il marcha sur les flots agités de la mer de Tibériade, sans regarder le péril auquel il s'exposait ; soit enfin lorsqu'au milieu de la défection de nombreux disciples qui se retirèrent scandalisés de la doctrine du Sauveur sur l'Eucharistie, il protesta de sa profonde soumission et de sa fidélité inébranlable.

Mais la circonstance où l'on vit éclater davantage la foi de Pierre, ce fut quand il fit publiquement la célèbre confession que le Fils de Dieu récompensa par de si grands privilèges. Un jour, à Césarée, le Sauveur s'informait des jugements que les hommes portaient sur la qualité de sa Personne, lorsque Pierre élevant la voix, au milieu de tous les apôtres qui rapportaient les différentes opinions qui partageaient le monde au sujet du Fils de l'homme, rendit à sa divinité le premier témoignage public et solennel qui soit sorti d'une bouche mortelle : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ! *Tu es Christus, Filius Dei vivi.* »

Or, voilà, m. f., l'exemple que Dieu nous propose. Il faut que notre foi soit, comme celle de S. Pierre, généreuse, efficace, agissante, et qu'elle détache notre cœur de tous les biens et les plaisirs dont le sacrifice est nécessaire à notre salut ; car une foi stérile, infructueuse, qui ne sait rien se refuser ni rien souffrir, qui s'arrête à de vaines paroles, à des impressions fugitives, ne nous sauvera pas. Il faut qu'elle agisse, quand elle est sincère, et qu'elle produise les œuvres qui en sont le fruit. Il faut de plus que nos sentiments intérieurs se manifestent dans tous les cas où la gloire de Dieu et l'édification du prochain réclament des marques publiques de notre foi.

Ajoutons que la foi de S. Pierre est non seulement le modèle que nous devons imiter, mais encore la règle que nous devons suivre. Car voici le privilège admirable qu'il reçut de la bouche du Fils de Dieu, en retour de sa profession de foi : « Et moi, je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux. » Pierre est donc, par la volonté du Seigneur, le fondement de l'Eglise, destiné à soutenir cet édifice immortel, le centre visible de l'unité autour duquel doivent se rassembler tous les fidèles, et nous devons croire que Jésus-Christ lui a communiqué, par ces paroles, la suprême autorité et toutes les prérogatives nécessaires à l'accomplissement des devoirs qu'entraîne cette dignité fondamentale. Bâtissons donc notre foi sur l'enseignement infaillible de Pierre, toujours vivant dans ses successeurs, et non sur le sable mouvant des opinions humaines. Que la foi de Pierre soit la règle de la nôtre ; car, comme on se flatterait inutilement de faire profession de la religion chrétienne, si l'on n'appartenait pas à l'Eglise de Jésus-Christ, vainement aussi l'on prétendrait se sauver dans l'Eglise si l'on ne s'attachait, avec une entière obéissance, à la foi de son auguste Chef.

Cependant, avant que la foi de Pierre eut reçu de l'Esprit-Saint toute la fermeté et la solidité dont elle avait besoin pour être le soutien inébranlable de l'Eglise, Dieu permit qu'elle fût mise à l'épreuve de la tentation et qu'elle succombât dans cette épreuve. Dieu permit que Pierre, après avoir confessé la divinité de Jésus-Christ, eût la faiblesse de le renier trois fois. Dieu permit cette chute déplorable, d'abord pour nous instruire et nous inspirer une juste et salutaire défiance de nous-mêmes ; ensuite pour encourager et consoler tous les pécheurs par ce grand exemple de pardon et de miséricorde qu'il fit éclater dans la personne du Prince des apôtres.

La chute de S. Pierre procédait de la témérité présomptueuse qui le porta à dire avec tant d'assurance à Notre-Seigneur, au moment où celui-ci venait de lui prédire sa chute prochaine : « Je suis prêt à vous suivre jusqu'à la mort » ; de son orgueil, lorsque rempli d'une trop haute opinion de lui-même, il se préféra à tous les apôtres, en disant : « Quand tous les autres seraient scandalisés à cause de vous, moi je vous serai toujours fidèle » ; enfin de l'imprudence qu'il commit en demeurant dans la société des ennemis du Sauveur. — Trois causes qui nous font tomber dans le même désordre que S. Pierre, lorsque dominés par un vil intérêt ou vaincus par un timide respect humain, nous rougissons de paraître chrétiens.

Mais si nous sommes tombés, comme S. Pierre, dans certaines rencontres de notre vie, imitons-le du moins dans sa pénitence, par laquelle il répara si noblement sa faute, qu'on peut dire qu'elle est plus glorieuse qu'humiliante pour son auteur. Et comme il ne se dévoua jamais plus ardemment au service de son divin Maître qu'après son péché, il faut que le souvenir de nos égarements serve à redoubler notre zèle. Sa pénitence fut prompte, car il ne fallut qu'un regard du Fils de Dieu pour le convertir ; elle fut fervente, car il pleura amèrement ; elle fut constante, car il ne cessa de pleurer jusqu'à la fin de sa vie ; elle fut laborieuse, car il travailla à la conversion des pécheurs avec un zèle infatigable que Dieu accompagnait d'une grâce particulière pour toucher les cœurs les plus endurcis.

II. — *Son amour*

La foi, et principalement la foi à la divinité de Jésus-Christ, base de toute la religion, est le commencement du salut, le principe sans lequel on ne saurait atteindre le premier degré de la sainteté. Mais elle ne suffit pas, elle n'aurait même aucun mérite devant Dieu si on la séparait de la charité qui lui donne le couronnement indispensable de la perfection.

Or, je dis que l'amour acheva ce que la foi avait commencé dans le Chef des apôtres. S. Pierre eut le cœur pénétré d'un ardent amour pour J.-C. S. Pierre fit publiquement à J.-C. la plus touchante déclaration de son amour. S. Pierre dans son martyre donna à J.-C. le suprême témoignage de l'amour.

1. Quand le Sauveur fut sur le point d'accomplir la promesse qu'il avait faite de bâtir son Eglise sur Pierre, et de l'investir de la primauté et de la plénitude d'autorité nécessaire pour la gouverner, il l'interrogea sur son amour. Un jour, avant de remonter au ciel, le divin Ressuscité apparut à ses apôtres sur le rivage du lac de Tibériade, et s'adressant à Pierre en particulier, il lui demanda trois fois : « Simon, fils de Jean, m'aimez-vous plus que ceux-ci ? *Diligis me plus his ?* » Si le Sauveur l'interroge, ce n'est pas sans doute pour être instruit des sentiments de son cœur, mais c'est pour les faire connaître à son Eglise ; c'est pour donner lieu à son apôtre pénitent de réparer par une triple déclaration d'amour le crime de son triple reniement ; c'est pour enseigner au monde qu'il chérit si tendrement son Eglise qu'il ne veut en confier le soin qu'à celui qui montrera le plus d'amour. L'amour est une condition tellement nécessaire pour le ministère pastoral, que le Chef suprême de l'Eglise doit être supérieur aux autres sous ce rapport, autant que sa dignité l'élève au-dessus d'eux. C'est pour cela que J.-C. lui demande chaque fois : « M'aimez-vous plus que ceux-ci ? *Diligis me plus his ?* » Et ces paroles nous révèlent que son regard divin discernait, dans le cœur de son apôtre, un amour qui s'était élevé jusqu'au plus haut degré de perfection qu'il puisse atteindre sur la terre.

2. Mais Pierre, que sa chute avait rendu plus humble, n'ose se préférer, ni même se comparer à aucun de ses frères ; il ne répond pas : « Je vous aime plus qu'eux, » mais simplement : « Oui, Seigneur, je vous aime » ; il ne dit même pas absolument : « Je vous aime, » mais : « Vous savez, Seigneur, que je vous aime. Je pourrais me tromper dans le jugement que je porterais sur les dispositions secrètes de mon âme ; c'est à vous d'en juger, Seigneur. Vous qui savez toutes choses, vous connaissez mes véritables sentiments. » L'apôtre commence à douter de son propre cœur ; il craint que cette triple interrogation ne soit le présage d'une chute nouvelle et plus funeste que la première, qui était arrivée malgré ses protestations et ses résolutions les plus sincères ; et cette cruelle incertitude l'accable de tristesse, *contristatus est Petrus,* parce qu'il regarde comme le plus grand de tous les malheurs de n'être pas assuré de son amour.

Mais Jésus, touché de l'humilité de son apôtre, et sachant que nul amour n'était plus ardent, plus profond, plus solide et plus éprouvé, lui conféra, outre la dignité commune à tous les apôtres, la dignité particulière de Chef suprême, avec une autorité sans bornes sur l'Eglise universelle, en lui disant : « Pais mes agneaux, pais mes brebis, » c'est-à-dire, selon le style de l'antiquité sacrée et profane où les rois et les chefs sont appelés les Pasteurs des peuples : « Enseigne la vérité, conduis et gouverne, non pas avec l'orgueil de la domination, mais avec la tendresse d'un père, tous ceux qui composent le troupeau que je suis venu rassembler dans mon Eglise, les pasteurs et les simples fidèles. *Pasce agnos meos, pasce oves meas.* »

3. C'est maintenant que Pierre va trouver dans les devoirs de sa charge, dont l'exercice impose à ceux qui en sont revêtus tant de travaux, de persécutions et de souffrances, l'occasion de prouver à son divin Maître la constance et la générosité de son amour. La souffrance est l'épreuve de l'amour. Et si Jésus-Christ déclare que c'est une condition sans laquelle on ne peut être son disciple, de se renoncer et de porter sa croix, il est évident que les pasteurs et les chefs du peuple chrétien auront une part plus abondante à son calice, et que toute élévation dans son Eglise est en proportion de la mesure que l'on reçoit de ses douleurs. Et parce que Pierre et ses successeurs occupent la première place d'honneur et d'autorité, ils seront attachés à la croix plus étroitement que les autres.

Voilà le mystère que Jésus voulut insinuer à Pierre, lorsqu'après l'avoir investi du Pouvoir suprême, il parut s'attendrir sur l'infortuné mortel auquel il venait de faire ce redoutable présent : « En vérité, je te le dis, quand tu étais jeune, tu te ceignais toi-même et tu te promenais où tu voulais ; mais quand tu auras vieilli, tu étendras tes mains dociles, et un autre te ceindra et te conduira où tu ne voudrais pas aller. » Par ces paroles, Jésus annonçait, dit l'Evangéliste, le genre de mort par lequel il devait rendre gloire à Dieu.

La prophétie du Seigneur ne tarda pas à s'accomplir. La ceinture que Pierre ne s'est point mise à lui-même, ce sont les chaînes qu'Hérode a fait nouer autour de ses membres ; le lieu où il est conduit contre son gré, c'est la prison où il dort d'un sommeil tranquille, en attendant la mort. Et si Dieu envoie son ange délier les chaînes de sa première captivité, c'est qu'il le réserve à de plus longues souffrances, et nous le retrouverons à Rome à la fin de sa douloureuse carrière, dans la noire prison Mamertine, d'où il ne sortira que pour aller recevoir la couronne du martyre. S. Pierre est mort sur la croix, comme son divin Maître ; mais par une touchante délicatesse de son humilité, il demanda comme une faveur d'être crucifié la tête en bas, parce qu'il se jugeait indigne de mourir dans la même attitude que son Dieu. C'est là que j'aime à le contempler, parce que c'est là qu'il met le comble à tous ses titres de gloire, qu'il remporte le plus beau triomphe de sa foi et qu'il donne à J.-C. la mesure de son amour.

Qu'il est beau, m. f., de considérer des yeux de la foi ce grand spectacle de l'Eglise militante ! J.-C. marche à la tête, chargé de la croix sur laquelle il a sauvé le monde. Après lui, vient sa divine Mère, portant la croix de ses douleurs maternelles aussi lourde que la couronne de ses incomparables privilèges. Ensuite les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges avec les diverses croix de leurs sanglantes victoires et de leurs héroïques pénitences, et parmi la multitude innombrable des élus, pas un seul qui ne porte sur le front les traces de la douleur et qui ne soit marqué du signe de la croix. Si donc les saints, que Dieu a placés sur la terre pour être nos guides et nos maîtres, ne sont arrivés au ciel que par la souffrance, il faut en conclure qu'il n'y a pas d'autre chemin pour y parvenir. Nous voudrions bien, m. f., ne pas vous répéter des maximes si contraires aux inclinations de la nature et pouvoir dire au monde, sans le tromper, qu'il n'en coûte rien pour devenir disciple de J.-C. et qu'on peut, en suivant des chemins faciles et semés de fleurs, parvenir au bonheur éternel. Mais en vous tenant ce langage, je vous montrerais la voie large de la perdition, au lieu de l'étroit sentier qui conduit à la véritable patrie.

* *

Je répète, m. f., en finissant, les deux pensées qui renferment toute la substance de cet entretien.

La foi de S. Pierre, modèle et règle de la nôtre, son ardente charité nous apprennent que Jésus-Christ doit être l'objet souverain de notre amour. Dans un siècle où l'esprit de mensonge et d'erreur s'efforce de semer le doute et la négation dans toutes les âmes et où l'absence de convictions religieuses a creusé sous les pas des sociétés chancelantes un abîme de division et de ruine, il faut rappeler au monde, effrayé de l'avenir qui se prépare, qu'il n'y a d'espérance que dans le retour des intelligences à la foi de Pierre, le Docteur infaillible, le Pasteur suprême que Dieu a chargé d'éclairer et de sauver le monde. L'amour de Pierre nous indique la direction et le but où doivent tendre les affections de notre cœur. Une des erreurs les plus communes et la cause la plus ordinaire de nos peines vient de ce que nous cherchons le repos dans les créatures. Quiconque veut s'appuyer sur le roseau fragile et inconstant des amitiés humaines n'y trouve que d'amères déceptions et de cruelles blessures. C'est en nous élevant, à l'exemple de S. Pierre, jusqu'à Jésus-Christ, Dieu d'éternelle bonté et centre de tous les cœurs, que nous trouverons un amour qui ne trompe jamais et qui survit à toutes les ruines du temps. Mais l'amour de Jésus n'est point ici-bas l'amour de jouissance, qui sera la récompense des élus dans le ciel ; c'est un amour de préférence qui ne peut vivre qu'au milieu des luttes et des sacrifices. Tel fut l'amour de S. Pierre pour J.-C., fort et généreux jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. Et vous, m. f., condamnés par votre condition à porter tous les jours la croix des privations, de la fatigue et de la douleur, suffit-il que je vous rappelle ici la nécessité de porter cette croix ? Mon devoir n'est-il pas plutôt de chercher à l'adoucir en vous parlant des avantages et des consolations de la croix ? Oui, le salut est dans la croix. C'est par la croix que S. Pierre est entré dans la gloire ; elle vous conduira au même bonheur, si vous la portez comme lui dans un esprit de soumission, de pénitence et d'amour, lorsque, selon la promesse du Seigneur, les tristesses et les larmes se changeront en joies, et que les souffrances passagères de ce monde feront place aux félicités interminables de la vie future. Ainsi soit-il.

III

LA CORRESPONDANCE A LA GRACE

Mes frères,

« *Gratia Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit.* C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis. Seulement sa grâce à mon égard n'est pas demeurée stérile. » (I Cor., xv, 10).

C'était par ces paroles que l'apôtre S. Paul expliquait aux premiers fidèles les immenses succès de son apostolat et ses victoires sur ses propres passions. Il croyait devoir à Dieu de les attribuer à sa grâce comme à leur première cause : *Gratia Dei sum id quod sum ;* mais il ne croyait pas moins nous devoir à nous-mêmes, de nous déclarer la coopération qu'il avait donnée à cette grâce : *Et gratia ejus in me vacua non fuit.*

Nous ne nous tromperons pas en faisant tenir le même langage à son compagnon de fête, le Prince des Apôtres. La grâce parut en lui plus encore que dans S. Paul, car elle le prit dans des régions infiniment plus basses, déjà âgé, sans talents naturels, en un mot homme de néant ; et elle l'éleva beaucoup plus haut aussi, elle le donna pour chef à S. Paul, à tous les Apôtres, à l'Eglise entière, non seulement pour un temps, mais pour toute la durée des siècles. Mais d'un autre côté il eut, autant que S. Paul, le droit de dire : *Gratia ejus in me vacua non fuit ;* et c'est à cette dernière pensée que nous nous arrêterons aujourd'hui afin de rendre vraiment utile cette solennité. Nous savons tous que nous ne pouvons rien sans la grâce ; mais nous ne savons pas assez ou bien nous oublions trop souvent que la grâce ne fait ordinairement rien sans nous et qu'elle requiert notre coopération, notre correspondance. La vie de l'apôtre S. Pierre, remise sous nos yeux dans un tableau aussi court que possible, va nous montrer que cette correspondance que Dieu exige de nous doit être prompte, durable et soutenue, croissante et humble.

I. — *Prompte*

1. Le premier caractère que nous devons remarquer dans la coopération de S. Pierre à la grâce, c'est la promptitude.

« *Ambulans Jesus, etc.* » Jésus marchant le long de la mer de Galilée vit deux frères : Simon, appelé Pierre, et André, qui jetaient leurs filets dans le lac, et il leur dit : « Venez avec moi, je ferai de vous des pêcheurs d'hommes » ; et ceux-ci, abandonnant tout, le suivirent. Voilà le début de S. Pierre. Son frère lui avait dit : « Nous avons trouvé le Messie, » et le lui avait dépeint. Le Messie se présente à lui et l'appelle à sa suite. Pas un seul moment de retard : il s'engage aussitôt sous son drapeau pour ne le plus quitter.

Trois ans plus tard, dans un moment de faiblesse inconcevable, cet homme, qui avait déjà donné tant de preuves de force et de courage, pâlit à la vue d'un danger presque chimérique, se trouble et renie son Maître. Mais Jésus se retourne : « *Conversus Dominus respexit Petrum.* » Pierre le voit et sort pour pleurer amèrement sa faute : « *Egressus foras flevit amare.* » Pas plus de retard ici que dans la première circonstance.

2. Voilà le premier caractère de la correspondance de S. Pierre à la grâce ; c'est aussi la première leçon qu'il nous donne. Comme lui, nous ne pouvons rien sans la grâce ; mais toujours la grâce nous prévient comme elle le prévint lui-même, soit que nous soyons encore justes, soit que nous ayons cessé de l'être. Ce qui nous perd, c'est que nous ajournons notre coopération et renvoyons au lendemain le soin d'obéir à sa voix.

Voyez parmi les justes. Un jeune homme vient trouver Jésus et lui demande ce qu'il faut faire pour être parfait. « Si tu veux devenir parfait, répond Jésus, va, vends ce que tu possèdes, donnes-en le prix aux pauvres et tu auras ainsi un trésor dans le ciel. » Et le jeune homme entendant cela partit rempli de tristesse. Il ne dit pas qu'il ne le fera point, mais il lui faut du temps pour réfléchir. — Voyez parmi les pécheurs. S. Paul parlait à Césarée devant le tribun Félix et son épouse Drusille ; il parlait de la justice, de la chasteté, du jugement à venir, quand le tribun effrayé lui dit : « C'est assez pour cette heure, retirez-vous ; quand j'aurai le temps, je vous manderai. » A Athènes, les savants de l'Aréopage écoutent S. Paul discourir sur Jésus-Christ et la religion qu'il a laissée au monde ; mais quand ils l'entendent parler de la résurrection des morts, les uns s'en moquent et les autres disent : « Nous vous entendrons une autre fois sur ce point. *Audiemus te de hoc iterum.* »

Au lieu de les imiter, marchons sur les traces de S. Pierre. Si, comme lui, nous avons eu le malheur de faire une chute, relevons-nous au premier regard que Jésus nous lance soit par la bouche d'un prédicateur ou d'un ami chrétien, soit par la lecture d'un bon livre, soit par la voix de notre propre conscience. L'Esprit-Saint nous le dit : « Ne tardez pas de revenir au Seigneur, ne différez pas de jour en jour. » L'expérience nous le dit aussi : Amon, roi d'Israël, avait vu son père passer 50 ans dans le crime et se convertir à la fin, et il s'était proposé de l'imiter sous ce double rapport ; mais il avait à peine régné deux ans que Dieu le frappa dans son crime. — Si, au lieu d'être du nombre des pécheurs, nous avons le bonheur d'être de celui des justes, imitons S. Pierre au moment de sa vocation et rendons-nous à toute invitation de la grâce. Si elle nous montre que nous ne sommes pas dans l'état, dans la vocation où nous devrions être, sortons de la terre où nous sommes pour suivre le Seigneur dans la nouvelle terre qu'il nous indique. Si elle nous montre que, malgré notre véritable vocation, nous n'y sommes pas ce que nous y devrions être, pas assez fidèles à nos exercices de piété, pas assez édifiants pour le monde, corrigeons sur-le-champ ce qui doit être corrigé : c'est le droit de Dieu et notre devoir. Je dirai plus : c'est notre intérêt, puisqu'un jour Dieu nous demandera compte des talents plus ou moins nombreux qu'il nous aura confiés : « *Cui multum datum est, multum quæretur ab eo.* » Et lors même qu'il ne nous punirait pas de ne pas les avoir fait fructifier, nous aurions toujours à regretter pendant l'éternité de ne nous en être pas servis pour nous enrichir, car l'homme moissonnera ce qu'il aura semé : « *Quæ seminaverit homo, hæc et metet.* »

II. — *Durable et soutenue*

1. Le second caractère de la correspondance de S. Pierre à la grâce et le second exemple qu'il nous donne, c'est que cette correspondance soit durable et soutenue contre les épreuves de tout genre.

a) Contre *l'épreuve des préjugés.* « Que disent les hommes touchant le Fils de l'homme ? » demandait le Christ à ses apôtres. — Les uns disent que c'est Jean-Baptiste, d'autres Elie, d'autres Jérémie ou un des prophètes ; d'autres, un séducteur, un ange de Satan, un ami des pécheurs, un homme de bonne chère ; pas un ne dit qu'il est le Messie, qui, dans l'opinion de tous, devait être un conquérant. — « Et vous, qui dites-vous que je suis ? » Les autres apôtres n'osent répondre, et Pierre seul prenant la parole : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ! »

b) Contre *l'épreuve des ténèbres de la foi.* Jésus commence à annoncer à la multitude le plus profond et le plus impénétrable des mystères, le mystère de l'Eucharistie. Presque tous se retirent. Il s'adresse aux apôtres : « Et vous, voulez-vous aussi partir ? » Pierre encore répond seul : « Mais, Seigneur, si nous partons, à qui irons-nous, puisque vous avez les paroles de la vie éternelle, et que nous savons que vous êtes le Christ, Fils de Dieu ? »

c) Contre *l'épreuve de l'opinion générale.* Malgré l'incrédulité de la multitude, Pierre était demeuré ferme. Mais le moment arrive où tout ce qu'il y a de plus noble, de plus savant et de plus saint dans Jérusalem, va confirmer par un jugement solennel le jugement du peuple. « Il a blasphémé, il est digne de mort ! » Malgré ce jugement, Pierre adore dans le condamné le Fils de Dieu, et il pleure amèrement sous les yeux de ses juges la faiblesse qui l'a porté à sembler un moment ne pas le reconnaître. — Et quelques jours plus tard, il ira dire à ces grands, à ces savants : « Vous vous êtes trompés ! Que toute la maison d'Israël sache que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié. » Et plus tard encore il ira répétant le même langage aux sages de la Judée, de la Samarie, de la Syrie, de l'Asie, de l'Afrique et de Rome : « Le mystère de la croix que vous traitez de scandale ou de folie, c'est le mystère de la sagesse et de la force de Dieu. »

d) Contre *l'épreuve des mauvais traitements et de la persécution.* Après la célébration de la Cène, Jésus-Christ annonce que sa Passion va commencer.

Pierre répond : « Quand même tous seraient scandalisés à votre sujet, moi je ne le serai jamais... Faudrait-il mourir avec vous, je ne vous renierai point. » Et en effet, quoique tous les apôtres aient pris la fuite, il marche avec Jésus au devant des soldats qui viennent le saisir, et malgré leur grand nombre il frappe de son épée le premier qui ose s'avancer. Seul il accompagne Jésus chez le grand-prêtre ; et si à ce moment il nie lui appartenir, ce ne fut point, dit S. Léon, avec volonté ou liberté, mais par un trouble purement organique.

Après la Pentecôte, il sort hâtivement du Cénacle et prêche dans tout Jérusalem la divinité de Jésus-Christ. Les princes des prêtres lui opposent leur autorité ; il résiste et répond : « Jugez vous-mêmes s'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu ; car pour nous, nous ne pouvons taire ce que nous avons vu et entendu. » En vain ils font retentir à ses oreilles le bruit des chaînes qui lui sont préparées et grincer les verroux des prisons dans lesquelles ils vont le jeter : « Tout cela ne nous effraye point, répond Pierre, car nous devons obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. »

Les prisons et les chaînes de Rome ne l'arrêtent pas plus que celles de Jérusalem. Quand l'heure est venue, il se présente lui-même aux bourreaux : « Je veux bien, leur dit-il, être crucifié, je m'en réjouis ; mais je ne suis pas digne de l'être comme le fut Jésus-Christ. Il était Dieu, je ne suis qu'un homme; attachez-moi à la croix la tête en bas. »

2. Est-ce avec cette constance et cette fermeté que nous soutenons notre foi et notre religion ? Croyons-nous tout ce que cette religion nous enseigne, malgré les ténèbres qui entourent quelques-uns de ses dogmes? Le croyons-nous et professons-nous, malgré le grand nombre de ceux qui se moquent, ne croient pas ou ne semblent pas croire ? Enfin savons-nous demeurer fidèles, malgré la sourde persécution qui se déchaîne contre l'Eglise ?

III. — *Croissante*

1. Le troisième caractère de la fidélité de S. Pierre, c'est qu'elle fut toujours croissante. Dès le premier appel, il s'était généreusement donné à Jésus-Christ, avait tout quitté pour le suivre et lui est resté constamment attaché ; mais il est pourtant vrai que dans les commencements sa fidélité eut des faiblesses qui ne parurent plus dans la suite.

a) Sa foi fut vive, mais pas sans obscurités. Malgré les préjugés communs aux Juifs sur les grandeurs humaines du Messie, Pierre l'avait reconnu. Toutefois, quelque temps après, il montra lui-même qu'il lui répugnait de penser que le Christ pût souffrir et mourir ; car quand Jésus annonça à ses disciples qu'il lui fallait souffrir et mourir, Pierre ayant tiré Jésus à part, commença à le reprendre en disant : « Ah ! Seigneur, à Dieu ne plaise, cela ne vous arrivera pas ! » Mais après la descente de l'Esprit-Saint il parle comme S. Paul, se glorifie de souffrir, d'être humilié.

b) Sa confiance fut grande, mais non pas sans mélange. A la vue de Jésus qui s'avance vers eux sur la mer, les apôtres croient voir un fantôme et se troublent. « C'est moi, leur dit Jésus, ne craignez point. — Si c'est vous, dit Pierre, ordonnez à la mer de s'affermir sous mes pieds comme sous les vôtres » ; et au même moment il quitte ses compagnons et marche sur les flots. Toutefois bientôt après il a peur et mérite de son Maître ce reproche : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? *Modicæ fidei, quare dubitasti ?* » Mais plus tard sa confiance est sans bornes.

c) Son amour, son dévouement fut très grand, mais non pas sans faiblesse. Il quitte tout pour suivre Jésus, et cependant le souvenir du monde, quelques vues d'intérêt traversent son esprit : « Voici que nous avons tout abandonné pour vous suivre, quelle sera donc notre récompense ? » Ce dévouement fut même ébranlé devant les menaces d'une femme et de quelques valets. Mais après la venue du Saint-Esprit, plus de frayeur ni d'intérêt.

2. Ici encore, est-ce là ce que nous sommes ? Trois classes d'hommes sont exclues du ciel : ceux qui errent à l'aventure, obéissant à tout vent de doctrine, ceux qui reculent, ceux qui n'avancent pas. Or, en quoi avançons-nous ? Quel défaut corrigeons-nous ?

IV. — *Humble*

Enfin, un dernier caractère de la fidélité de S. Pierre, c'est qu'elle fut humble.

1° *Par rapport à Jésus-Christ.* N.-S. opère sur la barque de Pierre un grand miracle, celui de la pêche miraculeuse, et loin de s'enorgueillir, Pierre s'écrie : « Seigneur, retirez-vous de moi parce que je suis un homme pécheur ! » Partout il supporte sans la moindre marque d'impatience les reproches que le divin Maître lui adresse : « Pourquoi as-tu douté, homme de peu de foi ? — Retire-toi, Satan, car tu n'entends rien aux choses de Dieu, tu n'as de goût que pour les choses humaines. — Remets ton épée dans le fourreau ; ne faut-il pas que je boive le calice que mon Père m'a donné ? »

2° *Par rapport aux autres Apôtres.* Point de jalousie envers S. Jean, que Jésus semblait aimer le mieux. — Point de sentiments de supériorité par rapport aux autres. Quand Jésus lui demande : « Pierre, m'aimez-vous plus que ceux-ci ? » il répond simplement, sans faire mention de ses frères : « Seigneur, vous savez que je vous aime. » — Point de résistance à S. Paul, son inférieur qui dans une circonstance avait cru devoir blâmer sa conduite. — Jamais un mot dur à ses frères dans l'apostolat pas plus qu'aux simples fidèles.

Du reste, il fallait que cette vertu vînt couronner les autres. Sans elle, jamais S. Pierre n'eût obtenu de Dieu les grâces qui l'ont rendu tel que nous venons de le voir, car « Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles. » Et s'il fut faible une fois, c'est, tous s'accordent à le reconnaître, c'est parce qu'à ce moment il avait cessé d'être parfaitement humble.

(Faire la péroraison adaptée).

POUR UNE PREMIERE MESSE

IV

LE SACERDOCE DU CHRIST ET CELUI DU PRÊTRE [1]

Sic nos existimet homo, ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei. (I Cor., IV, 1).

Mes bien chers frères,

Depuis longtemps déjà, le grain de sénevé auquel Jésus-Christ s'était plu à comparer son Eglise, est devenu l'arbre aux larges rameaux à l'ombre des-

[1] Sermon prêché par un jeune prêtre lui-même au cours de sa première messe solennelle, le 4e dimanche de l'Avent.

quels dorment depuis des siècles des milliers de générations, et où sont venus et viennent de nos jours encore s'abriter les civilisations les plus diverses, les nations les plus disparates. De la plante qui la symbolise dans nos Saints Livres l'Eglise catholique a l'identité à travers les âges et la perpétuelle floraison, indice d'une vie sans cesse renaissante, et qui puise dans son antiquité même un regain de vigueur. Il n'y a de vieux dans l'Eglise que son abstraction historique ; sa réalité présente est un être jeune qui n'a du passé que le souvenir et la tradition féconde.

L'Eglise vit, m. f., et fidèle aux lois de la vie, elle est en un perpétuel mouvement dans ses chefs et dans ses membres ; elle jouit d'une merveilleuse richesse d'échange qui lui permet de rajeunir sans cesse les éléments qui la constituent. Les générations passent dans l'Eglise ; avec chacune d'elles, elle renaît. Non plus à chaque printemps, mais à chaque saison, elle se couvre d'une nouvelle floraison. Des prières solennelles, des jeûnes, des vigiles président à ce rajeunissement de l'Epouse du Christ. Fidèles et pasteurs unissent leurs voix et leurs cœurs dans la même supplique, et mue par la force d'Enhaut, l'Eglise catholique, par la main de ses pontifes, donne ainsi plusieurs fois chaque année, au monde des incroyants pour les confondre ou les convertir, au monde des fidèles pour les consoler ou les raffermir, des preuves indéniables de sa puissante vitalité.

Comme tant d'autres dans l'univers catholique, vous venez aujourd'hui, m. f., chanter l'une de ces divines manifestations de l'énergique vitalité de l'Eglise catholique dans le perpétuel rajeunissement de son sacerdoce. A la voix du nouvel élu vous venez mêler votre voix pour faire retentir sous ces voûtes le *Te Deum* de la reconnaissance et glorifier la fidélité déjà vingt fois séculaire du Christ envers son Eglise. A lui, l'instituteur de l'Eglise, le fondateur d'une nouvelle alliance toute d'amour et de charité; à lui le Souverain Prêtre, le Prodigue de la Cène et la Victime du Calvaire, je renvoie et j'offre en votre nom, m. f., tous les honneurs dont aujourd'hui m'entourent votre piété et votre foi. C'est le sacerdoce du Christ que nous fêtons tous ici ; celui de l'homme n'en est qu'une faible, bien faible participation.

Vous redire la nature de ce sacerdoce me semble être le thème imposé par les circonstances, et la voix de la liturgie ne vient-elle pas vaincre les dernières hésitations que je pourrais avoir à parler du sacerdoce, moi nouveau prêtre, devant des frères aînés ? Ce matin, en effet, ne mettait-elle pas sur mes lèvres au saint autel ces paroles de S. Paul à ses fidèles de Corinthe : « *Sic nos etc.* Que l'homme nous regarde comme des ministres du Christ et des dispensateurs des mystères de Dieu ! »

Vous me pardonnerez, m. f., d'obéir à la voix des circonstances et à celle de la liturgie, et avec vous j'essaierai de méditer les paroles de l'Apôtre et de vous montrer dans le prêtre le ministre du Christ et le dispensateur des mystères de Dieu.

Puisse la Vierge Marie, la Vierge Prêtre, *Virgo Sacerdos*, bénir ces premières paroles qui s'échappent de mes lèvres dans ce temple qui lui est consacré, et qui déjà a vu tant de vocations sacerdotales ou religieuses naître et s'épanouir !

I

Le prêtre, m. f., est ministre du Christ. Il est sur cette terre son représentant, l'héritier direct et le continuateur de sa mission. Et déjà apparaît à vos yeux l'union intime entre le Christ et son prêtre. Seul, l'amour infini d'un Dieu pouvait réaliser ce prodige : donner à un homme, à un être imparfait ses pouvoirs divins.

Laissez-moi donc vous dire la nature de la mission de Jésus ; ce sera déjà vous expliquer le rôle du prêtre, ministre du Christ.

Vous savez, m. f., dans quelles circonstances le sacerdoce d'Aaron vint remplacer le sacerdoce de Melchisédech. Ai-je besoin de vous faire assister à l'agonie de ce sacerdoce à la fin du judaïsme ? de vous le montrer, après l'héroïque et glorieuse période des Machabées, retombant toujours dans la tiédeur, souvent dans l'indignité, parfois même noyé dans le sang ou dégradé par de simoniaques intrigues ? Faut-il joindre au tableau de l'imperfection des ministres celui de l'indignité des victimes égorgées sur l'autel de Jéhovah? Pauvres animaux, pauvres prêtres : qu'ils étaient impuissants à arrêter les iniquités qui, sourdant à flots du vieux monde et le minant de toutes parts, semblaient un ironique défi jeté à la justice de Dieu, un mépris perpétuel de son infinie sainteté ! Le Créateur n'allait-il pas déchaîner sur la terre ses foudres vengeresses et, par un éclatant châtiment, procurer l'honneur de son nom ?

Mais le Fils de Dieu est là et il veille. De toute éternité, Dieu le Père, par un solennel serment, l'a sacré Prêtre : « *Juravit Dominus etc.* » Il va user de son sacerdoce éternel et s'offrir à son Père comme caution de l'humanité impuissante à rendre à Dieu l'hommage nécessaire, impuissante aussi à guérir ses maux, à se racheter et à reconquérir l'amitié divine. Un ange va trouver la Vierge de Juda, et par l'opération du Saint-Esprit elle conçoit un fils.

Le Christ vient de commencer sa mission dans le monde, il vient de se révéler Souverain Prêtre et d'offrir le premier acte de son sacrifice. Désormais, la sainteté de Dieu sera honorée et sa justice apaisée ; la misère de l'homme sera réparée. Nous l'avons enfin, le Pontife saint, sans tache, séparé des pécheurs, plus élevé que les cieux. Bientôt dans l'univers, à la face du monde aujourd'hui étonné, demain persécuteur, sera offerte l'oblation pure prédite par Malachie. Allez, m. f., allez à la grotte de l'Agonie, contemplez la Victime du nouveau sacerdoce, ensemble adorons-la !

Pour fonder parmi nous son sacerdoce, le Christ se plut à confondre l'idéal humain du paganisme antique. A l'orgueil de l'homme il opposa l'humilité d'un Dieu ; à son ambition, l'anéantissement d'un Dieu ; le dénuement d'un Dieu confondit l'avarice de l'homme, et la sensibilité de celui-ci eut un jour pour spectacle un Dieu souffrant et mourant.

Une crèche, l'exil, l'oubli à Nazareth pendant 30 ans, une prédication incomprise, des miracles source de haine, de pauvres pêcheurs ignorants et peureux pour disciples, une flagellation, une couronne d'épines au front de la victime du sacrifice, une pourpre de dérision, une croix d'esclave : voilà, m. f., les actes du sacerdoce du Christ ici-bas ! Voilà les diverses étapes de son immolation ! Voilà les moyens qu'il choisit pour remplir sa mission, pour implanter sur la terre son sacerdoce éternel, né dans l'humiliation et le scandale de la Croix !

Mais avant de jeter à la nature éplorée le cri suprême qui consommera son sacrifice, le Christ avait pourvu à la continuité de son sacerdoce parmi nous, au renouvellement de l'immolation du Golgotha, à

l'offrande perpétuelle de la Victime sans tache ! Sans doute, il continuera dans le ciel l'exercice de son sacerdoce, mais pouvait-il nous laisser sans prêtre et sans victime ?

Et c'est pourquoi, dans la nuit où il allait être livré, remarque l'Apôtre, il réunit ses disciples dans un suprême banquet ; il anticipa l'immolation du Calvaire. Pour la première fois Dieu s'unit à l'homme sous les espèces sacramentelles. Et dans le même acte où le Christ lui livrait la victime, il lui conférait le pouvoir de l'immoler : « *Hoc facite in meam commemorationem*. Faites ceci, etc. » Les Apôtres étaient constitués prêtres ; ils étaient investis de la mission du Christ ; ils étaient devenus ses ministres : « *Sic nos existimet homo, etc.* » A leur sacerdoce, m. f., se relie le sacerdoce de vos prêtres par une suite ininterrompue de Pontifes. Le rite de la collation de l'ordre a changé, il s'est développé dans la sublime trinité de l'épiscopat, du sacerdoce et du diaconat ; mais les pouvoirs conférés n'ont pas changé, ils sont et resteront les mêmes tant que l'Eglise sera l'Eglise, je veux dire jusqu'à la fin du monde.

Muni de ces pouvoirs, le prêtre monte à l'autel, il y exerce son sacerdoce. Voyez-le, m. f., faire siennes sans hésitation les paroles mêmes de Jésus à la Cène et se substituer à lui. Que dis-je ? Voyez plutôt le Christ lui-même, à l'instant solennel de la consécration, emprunter, pour s'offrir à son Père, les mains et la langue de l'homme. Une union intime s'établit entre le Christ et son prêtre. Nulle part ailleurs qu'à l'autel la maxime traditionnelle : « *Sacerdos alter Christus*, le prêtre est un autre Christ », n'apparaît d'une réalité plus déconcertante. Inclinons-nous devant le mystère, m. f., et croyons.

Croyons que les paroles sacramentelles ne sont pas une figure ; croyons qu'elles opèrent le sacrifice réel, mais non sanglant, qui s'offrit un jour d'une manière sanglante sur le Golgotha.

Croyons que Jésus-Christ s'immole ici-bas par son prêtre, qu'à la messe il est à la fois Prêtre et Hostie !

« Ainsi donc, peut dire le prêtre, je jouis chaque jour du divin colloque, de la douce intimité de l'autel ; chaque jour, je renouvelle le sacrifice de la Croix. Jésus se livre à moi, il m'abandonne son corps. A ma voix, il descend sur l'autel, il est en quelque sorte ma possession ; tous les jours il est ma nourriture, et il se sert de mes mains que consacra l'huile sainte pour se donner aux âmes. Je puis le toucher, l'exposer, le porter en procession. Sans défense apparente dans l'Hostie, il s'est remis à ma garde : Lui, le Fils de Dieu, l'Eternel, l'Infini ; Lui, le Roi du ciel et de la terre, Lui qui demain sera mon Juge, il s'est livré à moi pour toujours. » Ce sont là, m. f., de véritables abandons d'ami, et avec S. Augustin ne convient-il pas de redire dans l'élan de notre reconnaissance : « *Vere veneranda sacerdotum dignitas !...* O dignité vénérable des prêtres, dans les mains desquels le Fils de Dieu s'incarne comme dans les entrailles de Marie ! »

Après le don d'une telle participation à des pouvoirs divins, vous ne serez pas étonnés, m. f., si le Christ demande à ses prêtres une participation plus intime, plus personnelle à son immolation et à son sacrifice. L'Amour s'est livré pour exprimer cet ordre ; l'homme connaît et respecte les lois de l'amour, et le cri du disciple bien-aimé est devenu celui de toute âme sacerdotale : « Nous avons connu l'Amour en ce qu'il a donné sa vie pour nous ; nous aussi nous devons donner notre vie pour nos frères. » Tous les matins, en immolant le corps du Christ, vos prêtres, m. f., immolent leur propre corps ; en offrant son sang, ils offrent leur sang. Sans aucune réserve, ils sont corps et âme à la cause catholique. Tous savent que le sacerdoce est « l'immolation de l'homme ajoutée à celle de Dieu », et si le Christ leur demande de mêler un jour leur sang à son propre sang, ils se souviendront que l'Eglise, née dans le sang du Christ et des Apôtres, a puisé dans la mort de ses ministres un regain de vie. — Mais à côté de l'immolation sanglante que Dieu quelquefois, et de nos jours encore en Espagne, a pu réclamer, le sacerdoce catholique a toujours connu l'immolation obscure et cachée : l'immolation du confessionnal, l'immolation de l'apostolat. Et quand une mort sans éclat vient couronner une vie ainsi dépensée pour les âmes, en face de Dieu seul, minute par minute, cette mort-là aussi est féconde pour le salut du monde. Sur le lit de douleur où il agonise, comme au pied d'un échafaud, le prêtre a le droit de commencer le psaume du saint sacrifice : « *Introibo ad altare Dei !* »

II

Le Christ ne se contenta pas, m. f., de donner à ses prêtres une juridiction sur son corps réel ; il voulut encore les faire participer à sa juridiction sur son corps mystique ; et au pouvoir de renouveler ici-bas le sacrifice du Calvaire, il joignit celui de canaliser à travers le monde les torrents de grâces échappés de ses plaies sanglantes sur la colline du Golgotha ; il fit de ses apôtres les dispensateurs des mystères de Dieu : « *Sic nos existimet homo, etc.* »

Par les évêques, les prêtres se relient aux Apôtres ; ils sont les héritiers des pouvoirs, de tous les pouvoirs que leur légua le Christ. Arrêtons-nous quelques instants, m. f., sur ce legs divin pour en scruter l'étendue et l'harmonieuse beauté !

Nous sommes, au dire de l'apôtre S. Jean, au soir même de la Résurrection. Le Christ a brisé la pierre du sépulcre, il a vaincu la mort et déjoué la haine de ses ennemis ! Les Onze sont réunis dans le Cénacle : portes et fenêtres sont fermées avec soin : on a si peur des Juifs ! Et voilà que tout à coup Jésus est au milieu d'eux... Plusieurs reculent épouvantés : « Ne craignez point, dit le Maître, c'est moi. » Oui, c'est bien lui, ce n'est pas un fantôme, ce n'est pas un esprit : un esprit n'a ni chair ni os ; et il leur montre ses mains et son côté percés, pour ramener la paix dans leur âme troublée. Puis le silence se fait. Dans ce Cénacle, qui fut déjà témoin de l'Eucharistie et du sacerdoce, Jésus est recueilli !

« Paix à vous tous, dit-il. Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie ! » Et soufflant sur eux, pour indiquer d'une façon extérieure et sensible sa puissance même qu'il leur communique : « Recevez le Saint-Esprit, ajoute-t-il ; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » Et cela dit, le Christ disparut.

Quelque temps après, plus de 500 disciples, au témoignage de S. Paul, sont réunis en Galilée. Jésus paraît au milieu d'eux. Les Apôtres se prosternent à ses pieds ; la foule, elle, reste hésitante. Le Christ se dirige vers elle : « Toute puissance, dit-il, m'a été donnée au ciel et sur la terre, » puis se tournant vers les Apôtres : « Allez donc et ensei-

gnez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné. Qui vous reçoit, me reçoit ; qui me reçoit, reçoit Celui qui m'a envoyé. »

Et les Apôtres, dit le livre des Actes, partirent. Ils prêchèrent partout. Le Seigneur lui-même prit à tâche de confirmer par des miracles la divinité de leur mission. Héritiers de la doctrine du Maître, dispensateurs de ses sacrements, ils bouleversèrent ce vieux monde gréco-romain usé d'erreurs et de vices, et à la foule gangrenée, mais capable encore de nobles aspirations et de généreux sentiments, ils infusèrent une sève de jeunesse, d'héroïsme, de vertu jusque-là inconnue.

Depuis l'origine et dans le cours des siècles, m. f., le rôle du prêtre n'a pas sensiblement changé. Il est, il restera le même dispensateur des mystères de Dieu. Le prêtre parcourt l'univers, procurant la foi et donnant au moyen des sacrements la vie par excellence, la seule vraie vie, celle qui s'épanouira dans votre bienheureuse éternité, j'ai nommé la grâce. Il coopère avec Dieu à l'œuvre de l'édification de l'Eglise, à la construction des temples du Saint-Esprit, sur le fondement posé par le Christ. Il est le laboureur qui prépare vos âmes, le semeur qui y dépose la semence féconde de la grâce et de la foi, et au soir de sa vie, sa seule ambition comme aussi sa seule joie est d'apporter dans les greniers du Père céleste quelques gerbes dorées.

Voilà le prêtre, m. f., dispensateur des mystères de Dieu. Mais que tous ces titres, bien qu'expressifs et exprimant, notez-le bien, une réalité vraie, pâlissent à côté de celui plus simple, plus éloquent, plus touchant de *Père* que le prêtre a le droit de revendiquer !

Sans cesse, dans le cours de son ministère, par le baptême et la prédication, il engendre les âmes à la vie divine, et vous le voyez constamment au saint tribunal réchauffer cette vie, la fortifier, même la ranimer. N'a-t-il pas le droit alors de vous redire avec S. Paul à ses fidèles de Corinthe : « Quand vous auriez dix mille maîtres en Jésus-Christ, vous n'auriez pas pour cela plusieurs pères, puisque c'est moi qui vous ai par l'Evangile engendrés à Jésus-Christ ! » (I Cor., IV, 15).

Contemplez-le, m. f., ce prêtre père de vos âmes, mêlé par un secret dessein de Dieu à toute la vie de l'individu, à toute la vie de la famille et de la société. Au foyer familial comme dans la nation, il a sa place marquée, ou il doit l'avoir. N'est-ce pas lui qui vous accueillit au moment où s'éveillait votre raison, pour vous nourrir du Pain qui fait les vierges et les forts ? N'est-ce pas lui qui fut le témoin de vos serments sacrés, au jour solennel où vous avez donné sans retour comme sans réserve votre cœur et votre amour à une chaste compagne ? Ne sera-ce pas lui enfin qui sera là quand sonnera pour vous l'heure lugubre de la séparation ? Ne sera-ce pas lui qui recueillera sur vos lèvres expirantes le dernier aveu, et y déposera le saint Viatique qui vous conduira de la terre au ciel ?

Et c'est pourquoi Dieu, dont les plans ne peuvent supporter l'ombre même de la contradiction, a renfermé dans le cœur de son prêtre les trésors d'amour que recèle le cœur d'un père. C'est sur l'amour des hommes à cause de lui qu'il a fait reposer le sacerdoce catholique ; le prêtre, qui vous livre l'Evangile, est résolu à se livrer pour vous, à user pour vos âmes ses forces et sa vie. Il sait partager vos joies et vos peines, compatir à la faiblesse, donner aux désespérés le courage et l'espoir ; il se fait tout à tous pour vous gagner tous au Christ.

* *

Et maintenant, m. f., que je viens d'exposer à vos yeux les grandeurs du sacerdoce et ses fonctions, qui toutes sont les plus puissantes manifestations de la vie de l'Eglise, vous avez mieux compris les honneurs dont vous le voyez entouré. Ce n'est pas à mon humble personne que s'adressent ces honneurs, mais au jeune prêtre dont les mains sont encore humides de l'onction reçue hier. C'est pour honorer en moi le sacerdoce du Christ que cette église a revêtu sa plus belle parure, que des chants harmonieux ont monté vers le ciel. Vous me permettrez bien d'en remercier notre très vénéré curé, dont vous connaissez et appréciez plus souvent que moi-même le zèle et le goût délicat lorsqu'il s'agit de rehausser les fêtes religieuses.

Et vous, mes bien chers frères, répondant à l'appel qui vous a été adressé, c'est aussi pour honorer le prêtre dans l'enfant de cette paroisse que vous êtes venus nombreux et que vos prières sont montées de vos cœurs plus ardentes et plus émues. Je vous en remercie, et je demande à Dieu que les liens que le sacerdoce vient de resserrer entre vous et moi soient des liens éternels ! Ainsi soit-il.

LE MOT DU PASTEUR

XXXV

7e Dimanche après la Pentecôte

QUE FAIRE LE DIMANCHE ? *(suite)*

Mes frères,

Parmi vos devoirs, vous avez celui d'assister à la messe chaque dimanche. Ne vous contentez donc plus, comme le font certains d'entre vous, de venir à la messe aux grands jours de fête, trois ou quatre fois l'an, ce qui les fait appeler parfois « les chrétiens des quatre saisons. » Souvenez-vous que c'est tous les dimanches et les jours de fête d'obligation que ce grave devoir vous est imposé.

La gravité de ce devoir se tire de l'importance de la messe, qui vous assure toutes les certitudes de la foi et les appuis de la grâce; de la loi de l'Eglise, à laquelle vous êtes tenus d'obéir : « Celui qui vous écoute, m'écoute ; celui qui vous méprise, me méprise. » (Luc, X, 16).

Or, ce devoir de l'assistance à la messe doit être rempli et bien rempli. Dès lors, avec quels sentiments devez-vous assister à la messe ? Avec des sentiments de foi et d'union à Jésus-Christ.

I. — *Avec des sentiments de foi*

M. f., on réfléchit pour les affaires matérielles, pour ses placements d'argent, pour l'achat du moindre objet ; mais quand il est question des choses religieuses qui nous introduisent dans le terrain de l'âme, on ne réfléchit plus : on agit, généralement, comme ces impulsifs qui opèrent par instinct, sans règle.

D'aucuns estiment que c'est très beau, de leur part, de faire une apparition à l'église pendant une

messe. Dieu doit être très flatté de ce qu'ils sont là ; il y en a tant, se disent-ils, qui ne se donnent même pas la peine de venir !

D'autres semblent mesurer à Dieu le temps qu'ils lui accordent; ils trouvent qu'ils en auront toujours assez, prennent l'habitude d'arriver lorsque la messe est commencée, et sont pressés de se retirer avant qu'elle ne soit finie ; en un mot, ils transforment la messe en un tronçon d'acte religieux.

D'autres, tout en étant présents, attendent simplement que ce soit fini, et passent leur temps à battre la campagne dans les distractions les plus bizarres.

Est-ce là assister à la messe avec des sentiments de foi ? Ces personnes croient-elles que c'est leur Dieu, leur Dieu lui-même, qui vient réellement sur l'autel s'immoler et s'offrir pour eux ? Chrétiens ou chrétiennes inconséquents qui s'occupent de tout, excepté de ce Dieu, leur hostie aujourd'hui et leur juge demain !

Vous, m. f., apportez à la messe des sentiments de foi.

C'est pourquoi, arrivez toujours à l'heure, avec une mise correcte. Et dès que vous abordez le seuil de l'église, prenez de l'eau bénite et signez-vous religieusement. Combien dont l'extrémité des doigts ne touche jamais l'eau bénite ! Combien qui remplacent le signe de la croix par des gestes informes ! En vous rendant à votre place, faites une génuflexion vraiment respectueuse pour saluer Jésus-Christ.

Songez ensuite que vous venez assister à la reproduction du sacrifice du Calvaire. L'hostie consacrée sur l'autel et le vin consacré dans le calice redisent, par leur séparation visible, l'immolation de Jésus au Golgotha : corps sur la croix, sang répandu. Un témoin du Congrès Eucharistique de Dublin déclarait que ce qui l'avait le plus impressionné, c'était l'attitude de la foule pendant la messe. « Nous trouvions-nous dans une église totalement pleine, nous ne percevions pas le moindre bruit ; pas une tête ne remuait ; tous les yeux se fixaient sur l'autel. Assistions-nous à l'inoubliable messe de clôture, c'était plus saisissant encore. Un million de catholiques, couvrant un espace de trois kilomètres carrés, conservèrent d'un bout à l'autre la tenue la plus religieuse qui puisse se concevoir. Et ce fut un spectacle particulièrement touchant de voir tout ce peuple, avec ses gouvernants, s'incliner d'un même coup et profondément lors de la Consécration. » Puissiez-vous, m. f., vous attirer un pareil éloge !

Pour cela, gardez rigoureusement le silence ; n'oubliez jamais, dans un endroit retiré comme dans une place bien en vue, que vous êtes à l'église et à la messe. « Ne savez-vous pas que vous vous trouvez dans la société des anges et qu'ils adorent le Seigneur présent sur l'autel, tandis que vous vous livrez à la dissipation ? Comment pourrez-vous apaiser la justice divine, si vous venez la provoquer jusque dans le sanctuaire ? » (S. Jean Chrysostome). Evitez de tourner la tête ou de regarder de côté et d'autre ; ne vous permettez aucune pose immortifiée, comme croiser les jambes, s'affaler trop mollement sur son siège, ne s'agenouiller qu'à moitié. Combattez les distractions ; les entretenir volontairement, surtout pendant les parties les plus importantes de la messe, comme l'offertoire, l'élévation et la communion, constituerait une faute pouvant devenir grave.

Enfin, lors de la messe solennelle, participez au chant. Une prenante émotion nous saisit en voyant de ces chrétiens de vieille roche, serviteurs volontaires du Bon Dieu, se mêler à la foule afin de l'entraîner à célébrer les louanges divines.

Et ce faisant, à la messe vous assisterez avec des sentiments de foi. Toutefois, vous saurez mieux demander à la messe. Au lieu de vous cantonner dans l'indigence de votre religion personnelle, vous saurez puiser largement dans ce trésor : vous vous unirez à Jésus-Christ.

II. — *Avec des sentiments d'union à Jésus-Christ*

M. f., la messe n'est pas l'action exclusive du prêtre et les fidèles ne doivent pas être de simples assistants qui se bornent à prier pendant que Jésus est immolé et offert à Dieu. « Croyez fermement, enseigne S. Liguori, que le divin sacrifice s'offre non seulement par le prêtre, mais encore par tous les assistants. Tous font, en quelque sorte, l'office du prêtre. » D'ailleurs l'Eglise nous le rappelle expressément, quand elle fait dire au prêtre, à l'*Orate fratres* : « Priez, mes frères, pour que mon sacrifice, *qui est aussi le vôtre*, soit agréable à Dieu le Père tout-puissant. » Et de même après le *Sanctus* : « Souvenez-vous, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes, pour qui nous vous offrons *ou qui vous offrent* ce sacrifice. » Et un peu plus loin, cette belle prière : « C'est pourquoi, Seigneur, nous vous offrons, nous vos serviteurs, *mais aussi votre saint peuple*, l'hostie pure, l'hostie sainte, l'hostie immaculée, le pain sacré de la vie éternelle et le calice de l'éternel salut. »

Ceux donc qui se contenteraient de prier, tout en satisfaisant au précepte ecclésiastique et en recevant déjà de grandes grâces, n'auraient point part à celles « spécialement » attachées à la messe.

Aussi vous est-il indispensable de vous unir à Jésus-Christ par le ministère du prêtre. Alors, selon les expressions du concile de Trente, « Jésus, victime immolée, devient notre propriété, et nous avons le droit d'offrir à Dieu, comme étant nôtres, tous ses mérites. » Est-il faveur plus considérable? Qui en pourrait dire la portée? Certes, en tout temps, même en dehors de la messe, vous pouvez dire à Dieu : « Je vous offre votre Fils bien-aimé ; je vous offre ses souffrances, ses prières, ses pénitences, ses mérites » ; et cette offrande a une haute valeur tellement que Notre-Seigneur a déclaré à sainte Gertrude : « Quelque coupable que soit un homme, il lui suffira, pour espérer son pardon, d'offrir à mon Père mes souffrances imméritées. » Cependant, cette offrande n'existe qu'en esprit tandis qu'à la messe elle est réelle. Par conséquent, combien plus bienfaisante ne sera-t-elle pas ? « Je te donne mon divin corps, ma Passion amère, disait Jésus à sainte Mechtilde, pendant le saint sacrifice, afin que tu puisses, à ton tour, me les présenter comme ton bien. Offre-les-moi, je te les rendrai ; puis tu me les offriras encore, et chaque fois ton mérite se multipliera. » A la messe, le Sauveur vous tient le même langage.

Vous avez donc à vous unir à Jésus-Christ par le ministère du prêtre. Et pour vous y aider, lisez dans votre paroissien en même temps que le prêtre les prières de la messe. Si vous ne savez pas lire, réfléchissez aux souffrances du Sauveur ; occupez votre esprit de quelqu'une des vérités éternelles : la mort, le jugement, le paradis, l'enfer; ou bien dites

votre rosaire ou autres prières vocales, ou bien soyez attentifs aux actions du prêtre qui est à l'autel.

* *

Dans la vie des saints j'ai lu ce trait : un serviteur de Dieu entendait pieusement la messe ; voilà qu'il aperçut un bouillonnement de sang se produire sur l'autel ; presque aussitôt ce sang se divisant en petits ruisseaux se dirigea vers les personnes présentes pour les pénétrer plus ou moins profondément selon leurs dispositions.

Quoi qu'il en soit de ce fait, c'est bien l'image de ce qui se passe invisiblement au cours du saint sacrifice. M. f., plus nous apporterons à la messe des sentiments de foi et d'union à Jésus-Christ, plus Notre-Seigneur nous accordera du divin, non pour remplacer ce que nous-mêmes nous devons à Dieu, mais pour ajouter ce qui manque au petit rien que nous pouvons. Et nous sortirons de l'église réconfortés : pour nous la messe aura pris devant Dieu toute sa valeur, toute sa fécondité.

POUR LA FETE DE LA VISITATION

LA BÉATITUDE DE LA FOI

Mes frères,

Aussitôt après l'Annonciation, environ trois mois avant la naissance du Précurseur, la T. S. Vierge Marie quitte Nazareth et se hâte, à travers les montagnes, vers sa cousine Elisabeth. Celle-ci, touchée sans doute par une illumination intérieure du Saint-Esprit, salue en Marie la mère du Seigneur et la félicite d'avoir ajouté foi au merveilleux message apporté par l'archange. « Vous êtes bienheureuse d'avoir cru, lui dit-elle, et voici que s'accompliront toutes les choses que le Seigneur vous a dites. » (Luc, I, 45).

M. f., nous partageons la foi de Marie, nous aussi nous sommes des croyants. Voulez-vous, pour notre mutuelle consolation, et aussi pour faire monter vers Dieu un hymne de reconnaissance, que nous examinions ensemble les bienfaits de notre foi ?

I. — *Lumière pour l'esprit*

Il est des questions importantes et graves que tout homme, un jour ou l'autre, doit se poser ; il est des énigmes en présence desquelles les uns se troublent, les autres se perdent en recherches parfois infructueuses. Aux unes comme aux autres, la foi donne la réponse la plus simple, la plus claire, la plus vraisemblable. Examinons brièvement quelques-uns de ces problèmes.

Qu'est-ce que l'homme ? Dans l'antiquité, il s'est trouvé même des sages qui ont nié l'existence de l'âme, d'autres qui en ont douté ; dans nos temps modernes, il y eut des savants pour dire (l'expression est devenue classique) que le cerveau sécrète la pensée comme le foie sécrète la bile. L'homme ne serait donc qu'un animal supérieur, et la mort le détruirait irrévocablement et tout entier. — La foi nous dit autre chose : créé à l'image de Dieu, l'homme est doué d'une âme immortelle, capable de s'élever très haut dans la connaissance de la vérité comme dans la possession de la vertu.

D'où venons-nous ? Le transformisme, l'évolutionnisme, dans la logique des théories que je viens de vous rappeler, ont prétendu que l'origine de l'espèce humaine n'est pas distincte du monde animal, qu'une lente et longue évolution vers la civilisation, favorisée par tout un ensemble de conditions de vie allant en se perfectionnant, avait réussi à faire du singe un homme, si bien que celui-ci n'aurait pas été autre chose qu' « un sous-lieutenant d'avenir dans l'armée des singes. » — La foi nous révèle, heureusement, une origine plus honorable ; elle nous montre Dieu préparant avec sagesse et bonté toute la création, mondes inanimés, océans et terres, plantes et animaux ; puis tenant conseil avant de créer l'homme, donnant à son corps une âme, et faisant de cet être nouveau le roi de tout l'univers.

Où allons-nous ? Le matérialisme déclare qu'à la mort, tout est fini ; nous serions donc de pauvres êtres, appelés pour un instant sur la scène du monde, un peu comme les acteurs destinés à amuser le public, et obligés de disparaître ensuite totalement et définitivement. En ce cas, quel sens aurait la vie, d'autant que la mort frappe à tout âge et que sa menace demeure perpétuellement suspendue sur nos têtes ? — Tout autre est le langage de la foi : Dieu a créé l'homme pour le bonheur, dans une pensée d'amour ; infiniment heureux, Dieu a voulu faire partager à des êtres créés par lui la douceur de sa félicité ; c'est en effet l'apanage du bien de se communiquer, de se répandre, de se donner. A travers la vie terrestre, Dieu mène l'homme vers des joies ineffables et éternelles dont aucune imagination ne se peut faire la moindre idée.

Mais alors, pourquoi l'homme a-t-il tant à souffrir sur la terre ? A cette question, le matérialisme, l'athéisme n'a pas de réponse, sinon celle du fatalisme. La foi, elle, en a une, et pleinement satisfaisante : le mal vient du péché, désobéissance à la loi divine, qui a introduit un désordre dans l'œuvre de Dieu. Voilà la cause, mais y a-t-il un remède ? Oui, car Jésus, le Fils de Dieu fait homme, a expié le péché sur la croix, et continuant, sur nos autels, le sacrifice de son sang et de sa vie, il nous applique les mérites de sa Passion par les sacrements. — Mais alors, il ne devrait plus y avoir de souffrance, dès qu'il n'y a plus de péché ! — Pardon ! la douleur pour le chrétien est l'expiation de sa faute, la correction de ses défauts, l'aliment et le soutien de sa vertu, la source de ses mérites ; dans la croix, dit la foi, est « la vie et la résurrection » ; le chemin de la souffrance est le chemin du ciel, le chemin du bonheur.

Ne trouvez-vous pas, m. f., qu'une doctrine aussi harmonieuse, aussi claire, aussi consolante, a vraiment le cachet de la vérité ? Croyants, nous marchons dans la lumière : à nous la joie, à nous la vie !

II. — *Paix pour l'âme*

Nous croyons en Dieu, c'est le premier mot du *Credo*, nous croyons à la science et à la sagesse de la divine Providence, nous croyons à sa toute-puissance et à son amour. Voyez quelle sécurité cela nous donne à travers les vicissitudes de notre vie terrestre. On a quelque peine, j'imagine, quand on a la foi, de se représenter la vie d'un incroyant, qui n'a pas d'espérance immortelle. Je veux bien que parfois les fidèles serviteurs de Dieu sont les plus

éprouvés et que la prospérité est plus souvent l'apanage de ceux qui vivent loin de Dieu ; pourtant, ces derniers ont aussi leurs épreuves et leurs croix, et ils participent aux craintes, aux incertitudes et aux fléaux qui pèsent à certaines heures sur la collectivité.

Dans ces heures douloureuses, que doivent-ils penser ? Car ils n'admettent aucune intelligence qui disposerait et conduirait les événements, ils ne croient qu'au hasard, aveugle et brutal ; pour eux, il arrivera ce qui doit arriver. Je les comparerais assez volontiers à des voyageurs, enfermés malgré eux dans une puissante voiture, ne sachant ni où ils sont, ni où ils vont, et qui auraient à tout instant l'impression que d'une seconde à l'autre ils peuvent et même doivent aboutir à une effroyable catastrophe. Quel état ! Mais il est possible qu'ils ne réfléchissent pas, et s'endorment dans une quiétude relative, quittes à être secoués tout de même de temps à autre par quelque angoisse douloureuse.

Pour nous, il en va tout autrement. Dieu voit l'avenir, dans lequel il lit à livre ouvert ; il sait les secrets des cœurs, les pensées, les sentiments, les desseins cachés ; nous-mêmes, nous sommes loin de nous connaître aussi parfaitement que lui ; il y a en nos cœurs des mystères qui n'en sont pas pour lui. Dès lors, nous savons que rien ne peut échapper à cette science infinie qui préside au gouvernement du monde. D'autre part, l'homme se trompe parfois dans ses entreprises, il s'égare ; mais la sagesse divine qui a fait toutes les lois, qui a tout organisé, qui a donné son rôle à chaque créature, pourrait-elle commettre une erreur de tactique, faire une fausse manœuvre ? C'est impossible.

Si donc quelque mal nous menace, Dieu le sait : impossible d'échapper à sa vigilance, de tramer quelque complot à son insu. La manière d'écarter le péril, de déjouer les ruses de nos ennemis, de faire échouer leurs entreprises, et le moment le plus opportun pour intervenir, Dieu les connaît aussi. Il n'arrivera donc rien qui n'ait été prévu par lui, et cela de toute éternité.

Ensuite, nous savons que Dieu est tout-puissant. Ah ! l'impuissance d'un cœur aimant à secourir, à aider, à combler comme il le voudrait celui qu'il aime, qui de nous ne l'a souvent expérimentée ? Ne nous est-il pas arrivé de voir venir quelque malheur sans rien pouvoir faire pour l'empêcher ? Dieu n'est pas ainsi. S'agit-il de nourrir dix mille personnes avec cinq pains d'orge et deux poissons ? n'y a-t-il d'autre moyen pour échapper au naufrage que d'apaiser la tempête ? faut-il en un instant donner la vue à un aveugle de naissance, ou rappeler un homme du tombeau de la corruption à la santé et à la vie ? Tout cela pour lui n'est qu'un jeu. Faut-il, avec quelques soldats indisciplinés, mal équipés, découragés, mettre l'ennemi hors du sol de France? Dieu prend une humble fille dans un petit village, et Jeanne d'Arc chasse l'envahisseur. « Rien n'est impossible à Dieu » (Luc, I, 17) ; aussi « tout est possible à celui qui croit. » (Mc., IX, 22).

Enfin, « Dieu est amour ». Ce sont les paroles mêmes de l'apôtre S. Jean. Comme il faudrait craindre cette science à qui rien n'échappe, ce pouvoir sans limite, s'ils étaient l'un et l'autre au service d'un maître dur et cruel ! Mais, en parlant de Dieu, l'Evangile n'a d'autre mot que celui-ci : « Notre Père qui est dans les cieux. » Un père peut-il rejeter la prière d'un enfant qui lui demande du pain, ne pas répondre à son appel de détresse aux heures difficiles ? Dieu non plus ne saurait abandonner les siens ; sa sagesse et sa puissance sont au service de son amour.

Quelle sécurité, m. f. ! Voyageurs nous sommes, oui, il n'est rien de plus exact ; mais le pilote qui est à la barre a toute notre confiance ; avec lui, nous défions les orages, nous savons où nous allons, et, tant que nous lui demeurons fidèles, nous sommes assurés d'aborder heureusement au port. A nous donc l'indéfectible paix de l'âme !

III. — *Consolation pour notre cœur*

Il est une heure où la foi nous est particulièrement douce et bienfaisante : c'est dans la rencontre avec la mort. S'agit-il pour nous d'un deuil plus ou moins cruel, du départ en l'autre monde d'un être qui nous est cher ? La foi nous dit que, pour avoir quitté son enveloppe mortelle, l'âme n'en demeure pas moins vivante ; nous savons qu'elle continue de penser à nous et de nous aimer ; nous avons la conviction que notre souvenir, notre affection fidèle la rejoint là où elle est ; en Dieu et par Dieu, nous restons intimement unis.

Bien plus, notre affection peut être encore utile à ceux que nous pleurons ; nos prières, les indulgences que nous gagnons, le saint sacrifice de la messe que nous faisons offrir, tout cela paie à la justice de Dieu la dette de leurs péchés et hâte leur délivrance et leur entrée au ciel. Or, n'est-ce pas le propre de l'amour, toute son ambition, et aussi toute sa joie, de pouvoir faire du bien à celui qu'il aime ? Et d'ailleurs, nous sommes sûrs d'être payés de retour; parvenues au séjour de la gloire, grâce à nos supplications ferventes, ces âmes chères ne seront pas en retard de générosité ; elles nous protégeront et intercéderont pour nous.

Pensons-nous à notre mort personnelle ? Nous le faisons sans trouble ni crainte ; nous savons qu'elle viendra à l'heure fixée par Dieu, dans sa sagesse et sa bonté ; nous avons la ferme espérance que nos derniers moments seront assistés de la grâce divine des sacrements, que Jésus sera avec nous, qu'il nous adoucira la séparation et nous accompagnera au tribunal de Dieu. Et puis, la mort, c'est la porte de la vie ; comme le chante la liturgie, nous échangerons une demeure éphémère et terrestre contre le séjour du ciel, notre vie sera changée, mais non supprimée ; pourquoi aurions-nous peur de la mort ?

Enfin, quand le moment en sera venu pour nous-mêmes, la foi nous dira encore que la séparation ne sera que provisoire, qu'un jour nous nous retrouverons auprès de Dieu avec ceux qui nous auront précédé, et avec ceux qui nous suivront. La foi nous dira aussi — précieuse consolation — que notre corps un jour se lèvera du tombeau pour être de nouveau uni à notre âme ; qu'il se lèvera spirituel, lumineux, rayonnant de santé et de vie, sans infirmité ni faiblesse, à jamais vainqueur de la mort. Et dans cette certitude, nous nous endormirons dans la paix : « Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur. »

* *

M. f., ces quelques vérités que je viens de vous rappeler vous aideront, je pense, à comprendre quel est votre bonheur. Croyants, remerciez Dieu de vous avoir appelés à la lumière de l'Evangile, alors que tant de millions d'hommes n'ont pas encore la con-

naissance de la vérité. Que votre foi ne soit pas la lumière mise sous le boisseau, mais qu'elle éclaire votre vie et ceux qui vivent autour de vous. Souvenez-vous que le plus grand malheur qui pourrait vous arriver serait de perdre la foi, et demandez à Dieu la grâce de n'encourir jamais un tel châtiment. Enfin, la Sainte Ecriture dit « que le juste vit de la foi » (Rom., I, 17). Que la lumière de la vérité, la paix de votre âme, la consolation de Dieu vous aident à mener une vie pure, sainte et richement remplie, dont le couronnement sera la béatitude céleste ! Ainsi soit-il.

LES SAINTS PATRONS

S. Vincent de Paul
Patron des Associations charitables

(19 juillet)

SA VIE ET SES ŒUVRES

Mes frères,

Le saint bréviaire, dans le résumé de la vie de S. Vincent de Paul qu'il nous donne au jour de sa fête, nous apprend que le Souverain Pontife Léon XIII a établi ce saint, ce « héros de la charité », comme il l'appelle, Patron de toutes les Sociétés charitables établies dans le monde entier et placées de quelque façon sous son vocable. Qu'elles sont nombreuses, ces Sociétés, surtout si l'on ajoute à celles qu'il a fondées pendant sa vie celles qui ont été fondées depuis, inspirées par son exemple ! Passons-les en revue, m. f., pour notre édification. Nous verrons comment elles sont nées, au jour le jour, des circonstances et du zèle de ce grand saint, si compatissant pour les misères des corps et si plein de sollicitude pour le salut des âmes. Nous apprendrons à son école à profiter nous aussi de toutes les circonstances que nous offre la Providence de faire le bien.

I

Au milieu des honneurs auxquels il ne put se dérober, on entendait souvent S. Vincent répéter, pour se maintenir dans l'humilité, qu'il n'était que le fils d'un pauvre paysan et qu'il avait gardé les pourceaux. Il était né, en effet, en 1581, à Pouy près de Dax, dans les Landes, dans une famille de modestes cultivateurs. Tout jeune il gardait les troupeaux de ses parents, et on vénère encore à Pouy le chêne sous lequel il aimait à s'abriter, et dans le tronc de ce chêne la Vierge devant laquelle il était heureux de prier.

Dès cette époque, son bon petit cœur le portait à venir en aide aux malheureux. Un jour, il rencontre un pauvre dans une extrême misère ; il lui donne sans hésiter trente sous, toute sa fortune, qu'il avait amassés à force d'épargne et de privations. Parfois on l'envoyait au moulin chercher de la farine ; rencontrait-il des pauvres au retour, il ouvrait le sac et leur en donnait quelques poignées, ce dont son père se gardait bien de le blâmer.

Quand il fut en âge d'étudier, ses parents le confièrent aux Pères Cordeliers de Dax, et il y fit de si rapides progrès qu'au bout de quatre ans il put lui-même donner des leçons aux enfants d'un avocat de la ville. M. de Commet, ce qui lui permit de continuer ses études sans être à charge à sa famille. Se sentant de l'attrait pour l'état ecclésiastique, il alla étudier la théologie à Toulouse, reçut la tonsure en décembre 1596, et le 23 septembre de l'an 1600 il était ordonné prêtre. Ses supérieurs, qui appréciaient son mérite, auraient voulu le conserver dans le diocèse de Dax ; mais la cure qu'on lui offrait lui ayant été contestée, il dut aller professer pendant quelque temps à l'Université de Toulouse, avec le grade de bachelier.

Dieu avait d'autres vues sur lui, et comme les voies de la Providence sont admirables, elle va se servir des moyens les plus imprévus et les plus extraordinaires pour les lui faire réaliser.

Etant venu à Marseille en 1605 pour recueillir un legs important, il prit la mer pour revenir à Narbonne. Attaqué par des pirates turcs, qui alors infestaient la Méditerranée et s'avançaient jusque sur les côtes d'Italie, de France et d'Espagne, son vaisseau et tous les passagers fut amené par eux en Afrique. Conduit à Tunis, notre saint y fut vendu comme esclave à plusieurs maîtres successifs, et finalement à un renégat de Nice installé à Tunis, qui l'employa à cultiver les terres de son domaine. Une des femmes de ce maître, curieuse d'entendre parler de la France, venait parfois causer avec lui. Un jour, elle lui demanda de chanter quelques-unes des louanges qu'il adressait à son Dieu. Le pauvre prêtre captif lui redit, les larmes aux yeux, le psaume *Super flumina Babylonis*, qui était bien de circonstance, et le *Salve Regina* qui ne l'était pas moins. Elle en fut si émue que le soir même elle ne put s'empêcher de dire à son mari son admiration pour notre sainte religion et son étonnement qu'il l'eût abandonnée.

Ces observations firent rentrer le coupable en lui-même et, les conseils de S. Vincent aidant, il eut regret de sa faute. Dix mois plus tard il s'enfuyait sur une barque avec son esclave pour regagner la France. Parvenu à Avignon, il reçut l'absolution du vice-légat, qui l'emmena à Rome avec son compagnon. L'intelligence et la piété de celui-ci y furent bien vite remarquées, et au bout de deux ans de séjour en la Ville éternelle, on résolut de les utiliser en le chargeant d'une mission secrète auprès d'Henri IV.

Admirons la conduite de la Providence, qui par des voies si détournées amène S. Vincent à Paris, qui va devenir le principal théâtre de son zèle et de son dévouement.

II

Notre jeune négociateur était trop bon prêtre pour abuser de l'occasion qui lui était offerte de se faire valoir à la Cour. Rien n'était plus facile pour lui, cependant. La prudence avec laquelle il s'était acquitté de sa mission lui avait gagné l'estime de tous. Pour le récompenser on lui avait offert un évêché, de riches abbayes. Frappée de sa piété, la reine Marguerite l'a choisi pour son aumônier ordinaire. Mais c'est le salut des âmes, et non les honneurs, qu'a en vue notre saint. Pour mener une vie vraiment ecclésiastique, il demande l'hospitalité aux Pères de l'Oratoire et s'y met sous la conduite de M. de Bérulle. Au bout de deux ans, sur les conseils de celui-ci, il est pourvu de la cure de Clichy, modeste

village voisin de Paris, où il s'acquitte, avec toute la perfection possible, des devoirs d'un bon pasteur.

Toujours sur les conseils de M. de Bérulle, il quitte, bien à regret, cet humble poste pour devenir le précepteur des enfants de M. de Gondy, général des galères de France. La femme de celui-ci était une chrétienne vertueuse et charitable, et c'est aidé par elle que S. Vincent va fonder ses premières œuvres.

Tous les étés, la famille de Gondy partait pour la campagne, et notre saint en profitait pour évangéliser les paysans. Un jour qu'il se trouvait en Picardie au château de Folleville, on vint le chercher pour confesser un pauvre vieillard qui allait mourir. S. Vincent l'engagea, pour mieux se préparer à paraître devant Dieu, à faire une confession générale. Le mourant y consentit et avoua, avec un vif regret, plusieurs fautes mortelles que jusque-là il n'avait pas eu le courage de confesser à son curé. Cet aveu fit comprendre à S. Vincent l'utilité des missions paroissiales, et aidé de Madame de Gondy qui pour cela lui offre une maison à Paris et 16.000 livres, il fonde « les Prêtres de la Mission », autrement dit les Lazaristes, dont le but principal sera de prêcher des Missions dans les campagnes.

Un autre jour, à Châtillon, S. Vincent s'apprêtait à monter en chaire lorsqu'une dame le prie de recommander à la charité de ses auditeurs une pauvre famille plongée dans la misère. Il le fait avec tant de succès qu'aussitôt après l'office la moitié du village se hâte de porter des provisions à la famille indigente. C'en était trop pour une fois et une partie de ces provisions risquait d'être perdue. M. Vincent le fit comprendre aux généreux donateurs et fonda avec quelques pieuses femmes une confrérie pour l'assistance spirituelle et corporelle des pauvres malades. Ces confréries ne tardèrent pas à se multiplier, grâce au concours d'une pieuse veuve que l'Eglise plaçait naguère sur les autels, sainte Louise de Marillac.

Fille de Louis de Marillac et femme d'Antoine Legras, veuve après douze ans de mariage, elle avait pris un appartement dans la même rue que les Prêtres de la Mission et s'était mise sous la direction de leur Supérieur. Sur l'ordre de celui-ci, elle établit partout des confréries de charité semblables à celle de Châtillon. Mais on constata bientôt que les dames du monde, retenues par leurs devoirs de famille, n'avaient ni le temps ni l'expérience nécessaires pour s'occuper régulièrement des malades. Madame Legras, libre de toute attache, songea alors à grouper autour d'elle quelques pieuses filles qui n'avaient pas de dispositions pour le mariage, ni la dot voulue pour entrer en religion, et désireuses de se consacrer tout entières au soin des pauvres. Bientôt des demoiselles de condition se joignirent à elles, et ainsi naquit l'Institut des Filles de la Charité, encore appelées Sœurs grises ou Sœurs de S. Vincent de Paul, si répandu aujourd'hui dans le monde entier et qui fait tant d'honneur à la religion et à la France.

Les malades et les pauvres ne devaient pas être les seuls objets des soins de ces nouvelles religieuses. Par suite de la misère, conséquence des guerres d'alors, par suite surtout du libertinage, trois ou quatre cents enfants nouveau-nés étaient abandonnés chaque année dans les rues de Paris. S. Vincent se mit à les recueillir et les confia aux bons soins des Dames de la charité, fondant ainsi l'Œuvre des « Enfants trouvés » qui se continue encore aujourd'hui, car il n'est guère d'hôpitaux tenus par des Sœurs de S. Vincent de Paul qui ne possèdent comme annexe un ouvroir d'orphelines.

III

J'ai dit que M. de Gondy était général des galères de France. Les galères étaient des vaisseaux de l'Etat sur lesquels, avant la navigation à voiles, on faisait ramer ceux qui avaient été condamnés à cette peine. Voyant le zèle de M. Vincent à procurer le salut des âmes, M. de Gondy le fit nommer aumônier général des galères. L'ayant amené avec lui à Marseille, quelle ne fut pas la compassion de notre saint pour les pauvres malheureux dont on venait de lui confier les âmes ! C'étaient autant de criminels doublement misérables, plus chargés du poids de leurs péchés que de celui de leurs chaînes, accablés de misères et de peines qui leur ôtaient le soin et la pensée de leur salut et les portaient sans cesse au blasphème et au désespoir. Sans tarder, leur charitable aumônier se dépensa pour les consoler et les assister de son mieux ; il obtint de l'administration qu'ils fussent traités avec plus d'humanité ; il les visitait, écoutait leurs plaintes et leur rendait tous les services en son pouvoir. On dit qu'un jour il alla jusqu'à se charger des chaînes de l'un d'eux, qui excitait plus vivement sa pitié et désirait davantage revoir sa famille. Il n'eut pas moins de sollicitude pour les forçats de Paris que pour ceux de Marseille et organisa pour eux des missions et un service religieux régulier.

Si S. Vincent était si bon pour les pauvres et les pécheurs, combien plus devait-il l'être pour ses frères dans le sacerdoce ! Que n'a-t-il pas fait pour leur sanctification ! En 1628, sur la demande de l'évêque de Beauvais, il prêche une retraite aux ordinands de ce diocèse qui vont recevoir les saints ordres, et il y fait tant de bien que semblable retraite a lieu dans tous les diocèses de France, et même à Rome, les années suivantes.

Notre saint organise également en chacune de ses maisons des retraites pour les gens du monde, et on voit y prendre part simultanément des nobles, des magistrats, des artisans, des laquais et des ecclésiastiques, tellement la religion excelle à rapprocher les conditions.

Pour prolonger le fruit de ces retraites, S. Vincent propose aux ecclésiastiques de se réunir chaque semaine pour converser ensemble des affaires du saint ministère et s'y perfectionner. Ces conférences spirituelles produisirent d'excellents résultats et donnèrent à la France une grande partie des illustres et saints évêques de cette époque.

Mais ces conférences, ces retraites, ces exercices préparatoires aux ordinations ne suffisaient pas, au gré de S. Vincent, pour assurer la sanctification du clergé. Aussi suggéra-t-il au cardinal de Richelieu, qui l'avait en grande estime et aimait à le consulter, la pensée de fonder des Petits et des Grands Séminaires, conformément aux prescriptions du concile de Trente. Richelieu et la plupart des évêques entrèrent dans ses vues et lui demandèrent ses prêtres de la Mission pour diriger ces pieuses maisons.

Pour dire tout le bien accompli par S. Vincent, il nous faudrait parler encore de tout ce qu'il fit afin de venir en aide aux régions alors désolées par la guerre, à la Lorraine en particulier ou à la Pi-

cardie, dire avec quelle piété il assista Louis XIII à ses derniers moments, avec quelle sagesse il aida de ses conseils sa veuve, la régente Anne d'Autriche. Mais c'est surtout des œuvres admirables fondées par lui et dont Léon XIII l'a établi le patron, que je voulais vous entretenir. Ces œuvres continuent, après trois siècles, à soulager les malheureux et à faire bénir son nom dans le monde entier. Elles en ont même inspiré d'autres semblables, les Conférences de St-Vincent de Paul, en particulier. Fondée en 1833 par de pieux jeunes gens, cette œuvre s'occupe de porter aux pauvres à domicile des secours matériels, auxquels ils ont soin d'ajouter, en chacune de leurs visites, des consolations, des encouragements, des conseils capables de faire du bien aux âmes en même temps que les secours matériels soulagent les corps.

Il y avait soixante ans que S. Vincent se dépensait sans compter au service de Dieu et du prochain. Il avait 84 ans, et avec l'âge les infirmités lui étaient venues pour augmenter ses mérites. Ses jambes étaient enflées et ulcérées, et des pieds à la tête il souffrait de violentes douleurs. Toutes ces infirmités étaient autant d'avertissements pour lui de songer à la mort, et depuis dix-huit ans il s'y préparait tous les jours ; les derniers temps, il le faisait en récitant chaque matin après sa messe les litanies des agonisants. Il ne fut donc pas surpris lorsqu'elle vint, le 27 septembre 1660, lui ouvrir le ciel. Certainement se réalisa pour lui la parole du sage qu'il rappelait à Louis XIII mourant : « *Timenti Deum bene erit in extremis,* » et que ce pieux souverain acheva lui-même : « *Et in die defunctionis suæ benedicetur.* » (Eccli., I, 13). Puisse l'intercession de S. Vincent nous obtenir à tous la grâce de cette bonne mort ! Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS POUR DES FUNERAILLES

Pour les funérailles de M. le chanoine Camille Jacquin, Curé-Archiprêtre de Wassy, le 20 janvier 1927 [1]

L'ACTIVITÉ APOSTOLIQUE

Labora sicut bonus miles Christi Jesu. (II Tim., II, 3).

Mes frères,

S. Paul, à la veille de sa mort, écrivait ces paroles à son disciple bien-aimé, Timothée. Après l'avoir exhorté à participer aux souffrances endurées par lui pour la diffusion de l'Evangile, il continuait : « Prends ta part du labeur peineux, en bon soldat du Christ Jésus. » Sur les lèvres de l'Apôtre, cette invitation était l'écho de toute une vie. Oui, il avait peiné en soldat vaillant, le grand missionnaire, et il pouvait ajouter : « J'ai combattu le bon combat, ma course est achevée ; il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice que me donnera le juste juge. »

Le même appel à l'énergie laborieuse pour la cause du Christ me semble monter de ce cercueil : leçon suprême du pasteur, du confrère, de l'ami. Cette leçon, j'aurais aimé la recueillir et la méditer à l'écart, mêler en silence aux pleurs de votre piété filiale les larmes d'une amitié, vieille bientôt de cinquante ans. Mais ma mission et cette amitié même me commandent de solliciter vos pieux suffrages pour celui qui n'est plus ici-bas et, tout ensemble, de faire écho à sa voix d'outre-tombe, pour vous donner, m. f., le dernier sermon de votre Curé, celui qu'il a vécu en trente-huit années d'un ministère pastoral où l'activité inlassable fut constamment au service de la gloire de Dieu et du salut des âmes, ce sermon dont les dernières lignes ont été écrites, dimanche, ici-même, dans cette chaire, à cet autel.

Mais, avant de me faire l'organe de celui dont la bouche est muette, je dois être l'interprète du premier pasteur ; je dois vous dire quelle émotion profonde a causée à Mgr Thomas la mort de l'Archiprêtre de Wassy, en quel estime il tenait ses talents, jusqu'à quel point son cœur avait subi l'emprise de cette nature franche, loyale, énergique. Je dois aussi traduire la tristesse affectueuse de Mgr de Limoges que les devoirs de sa charge et les suites persistantes d'une grave épreuve de santé empêchent d'être, autrement que par le souvenir pieux, en cette funèbre cérémonie. Au nom des deux prélats, au nom de mon collègue, en mon nom propre, je présente aux frère et sœur de M. le Chanoine Jacquin, à sa fidèle et dévouée cousine, à toute la famille et, d'une façon toute particulière, au R. P. Jacquin, à la paroisse aussi et aux confrères du doyenné, l'hommage d'une sympathie douloureuse avec l'assurance d'un souvenir religieux devant le Seigneur.

* *

Les traits distinctifs d'un caractère, les qualités essentielles d'une vie se rattachent au fond même de la nature ; mais ils ne se révèlent pas toujours dès la première heure. Ce fut le cas en Pierre-Marie-Camille JACQUIN : chez lui, c'est dans l'adolescent déjà grandi que l'homme se laissa pressentir pleinement. Il était né à Bannes, d'une famille de cultivateurs, dans un de ces foyers ruraux, jadis pépinière féconde du recrutement sacerdotal. La paroisse était chrétienne, le milieu familial religieux : excellent terrain pour recevoir le germe d'une vocation ecclésiastique. Un prêtre zélé, l'inoubliable abbé Poullet, sut l'y discerner et le cultiver. En novembre 1878, Camille Jacquin entrait au Petit Séminaire, dans un cours où le nombre croissant des élèves devait multiplier pour lui les amis. Dès l'abord, il y fit bonne figure. Camarade aimable, enjoué, plein de franchise et d'entrain, il ne devait donner la mesure de ses talents et de son énergie laborieuse que plus tard, à l'heure où, mis en présence des responsabilités de sa vocation, il regarderait la vie en face, l'envisagerait sous son aspect véritable, plutôt austère, à la lumière d'une épreuve singulièrement douloureuse pour sa piété filiale. Dès lors, le succès répondit aux efforts. Au Grand Séminaire, la vigueur de l'intelligence, la rectitude du jugement, l'énergie de la volonté s'affirmèrent, en même temps qu'à de premiers essais le maître de la parole se laissait pressentir.

Le 15 juin 1889, l'abbé Jacquin montait à l'autel. Quatorze seulement de ses condisciples l'y accompagnaient ; mais sept autres, retenus par l'âge, devaient l'y suivre. Vingt-deux prêtres dans un cours ! Qui nous rendra cette fécondité bénie ? Au mois de juillet, le 7, le jeune prêtre fut envoyé comme vicaire à Eurville.

[1] Prononcée par Mgr Moissonnier, Vicaire général de Langres.

A l'école de M. Guillemin, il prit le sens de l'autorité pastorale, en même temps qu'il s'exerçait aux fonctions essentielles et aux pratiques traditionnelles du ministère sacerdotal. Il y joindra, plus tard, les industries modernes du zèle, prêt, suivant la parole de l'Evangile, à tirer de son trésor le nouveau et l'ancien, vrai type d'apôtre, adapté aux conditions du temps et de la région, également apte à éclairer, guider, régir le peuple fidèle et à conquérir l'estime sympathique des incroyants par la droiture, la franchise de son caractère et par l'énergie de son dévouement laborieux.

Tel il apparaîtra, comme curé, à Pont-la-Ville, de 1892 à 1902 ; à Parnot, de 1902 à 1909 ; à Fayl-Billot, à partir de septembre 1909 ; à Wassy enfin, où il fut nommé le 30 juin 1920.

Pont-la-Ville et Essey ce furent « les années heureuses », période d'élan enthousiaste, d'ascendant victorieux, de labeur fécond. Il y trouva, parmi ses premiers élèves, le fils de son âme, le futur prêtre dont l'affection reconnaissante l'entourera, ici, à Wassy, d'attentions délicates et prévenantes, veillera sur sa muette agonie et recueillera son dernier soupir. Mais le sacrifice est la rançon de la fécondité. L'abbé Jacquin en dut faire l'expérience. Son emprise sur ses ouailles était si profonde qu'en haut lieu on en prit ombrage. En un temps où le Concordat devenait facilement un instrument d'oppression, des exigences impérieuses réclamèrent son déplacement.

Il vint à Parnot, l'âme endolorie, mais courageux et vaillant. Là, pareillement, il traça son sillon, puisant un réconfort humain dans la sympathie affectueuse de ses paroissiens et dans le commerce fraternel du Directeur et des professeurs de Malroy.

Fayl-Billot, où il fut bientôt appelé comme doyen, était un poste de choix : belle église ogivale, attirante dans la splendeur de sa radieuse jeunesse, où les cérémonies pourraient se dérouler avec pompe, où un bataillon d'enfants de chœur, dûment stylés, manœuvrerait à ravir ; hôpital, école libre ; population nombreuse, mêlée, où les indifférents, voire les hostiles, coudoyaient les croyants sincères et logiques. Il y avait des préjugés à dissiper, des obstacles à vaincre, surtout du travail à fournir : l'abbé Jacquin était dans son élément ; il allait donner sa mesure. Son activité sut faire face à tout.

Bon catéchiste, il savait, en maintenant les corps dans la discipline, faire entrer dans les esprits les plus rebelles les éléments essentiels de la doctrine chrétienne. Prédicateur, il avait le respect de la parole de Dieu et soignait la préparation de ses instructions, aimant à les émailler de citations heureuses, que lui fournissaient abondamment sa culture générale et ses lectures variées. Pasteur, il voulait connaître ses ouailles ; il les visitait, sans distinction, spécialement attentif à suivre les malades. Son abord aisé, sa rondeur et son allant, qui n'excluaient pas la distinction, la spontanéité de son salut, sa main largement ouverte pour serrer celle du prochain et pour d'autres gestes encore, marqués au coin du désintéressement, sa parole nette et franche au service d'un zèle sans âpreté, tout concourait à forcer la sympathie, même chez les plus prévenus, et préparait ainsi, pour l'heure dernière, l'action surnaturelle du ministre de Dieu.

Doyen, l'abbé Jacquin montrait à ses confrères un attachement dévoué. Il aimait à les recevoir ; sa large hospitalité facilitait l'expansion ; il en profitait pour donner, à l'occasion, l'avis net, empreint de fermeté prudente, ou pour réconforter l'âme abattue, par le rayonnement salutaire d'un optimisme contagieux. Durant la guerre, il dut suppléer, en large mesure, les absents ; son activité fut ainsi appelée à s'exercer dans tout le canton. Il la déploya sans marchander, heureux de servir la patrie, à sa façon et sur son terrain providentiel. Et, à cette même époque, le Curé de Fayl-Billot — comment pourrai-je l'oublier ? — trouvait encore le temps de préparer des élèves pour le Petit Séminaire ou pour Malroy. Il avait toujours aimé les jeunes gens. Volontiers il s'en entourait ; il condescendait à leur donner les premières leçons de culture classique ou française, à surveiller leur travail et, durant les matinées de vacances, le presbytère semblait, maintes fois, se transformer en annexe d'une école secondaire.

Après cela, nul ne s'étonnera que l'abbé Jacquin aimât Fayl-Billot et qu'il y fût aimé. Aussi quand la confiance de ses supérieurs offrit au doyen l'archiprêtré de Wassy, il eut un instant de perplexité. « Il y a beaucoup de bien à faire à Wassy, » dit à son condisciple l'archidiacre d'alors [1]. Cette parole triompha de l'hésitation. Celui qui la prononça me l'écrivait hier.

L'abbé Jacquin vint donc à Wassy en juillet 1920. Ce qu'il y fit, je n'ai pas à vous le rappeler, m. f.; votre affection reconnaissante, mieux que ma faible parole, le saurait dire et votre empressement consterné l'exprime éloquemment. Au besoin, du reste, les pierres de ce sanctuaire parleraient, clamant leur deuil : *Et lapides clamabunt*. Oui, ils crieraient, les murs, les vitraux, les chapelles, objets de son zèle intelligent, et les orgues restaurées, et les plaques funéraires et certaines des statues qui ornent les parois de ce temple. Sans doute, M. l'Archiprêtre trouvait ici des aides. L'élite pieuse de la paroisse lui fournissait des auxiliaires, dont le zèle intelligent et dévoué assurait le bon fonctionnement des œuvres. A défaut de vicaire officiel stable, la Providence lui ménagea, soit à l'hôpital, soit dans les paroisses voisines, des concours sacerdotaux dont il reconnaissait, dont volontiers il proclamait tout le prix.

Néanmoins, la large part du labeur lui restait et, pour y faire face, M. le chanoine Jacquin dépensait sans compter ses forces physiques et les trésors de son énergie. Non, il ne comptait ni avec la fatigue, ni avec l'âge. Et pourtant la fatigue et l'âge faisaient leur œuvre.

En vain, dans la Béthanie de la demeure presbytérale, des soins attentifs et dévoués attendaient l'ouvrier du Seigneur. En vain, depuis plusieurs années, demandait-il à quelques semaines de repos mérité une détente nécessaire. C'était pour s'atteler à la tâche, au retour, avec une ardeur renouvelée. Ainsi fit-il en octobre dernier, heureux d'assurer à sa paroisse le bienfait d'une grande mission. Il en attendait le retour à la foi et à la pratique du devoir pour beaucoup d'âmes, pour l'ensemble de la paroisse une vie chrétienne plus profonde et plus intense. Son espoir ne devait pas être déçu. Heureux des résultats acquis, il songeait à les consolider par son action personnelle. Aussi, dimanche encore, dans son dernier sermon, revenait-il sur une des grandes leçons de la mission. Et c'est à cette heure des es-

[1] Mgr Flocard, évêque de Limoges en 1921.